

INTENTIONS

Textes de Frédéric Boyer, extraits *Chez Bayard*, 2016

chez bayard

FAIRE DE L'ÉVÉNEMENT UNE PAROLE.

Tiens, quelque chose s'est passé. Un événement. D'abord quelque chose arrive, éclate, et vient troubler un ordre déjà établi. Mais que s'est-il passé ? L'événement peut être synonyme de ravissement, de terreur, d'interrogation. Il éveille une demande de sens, d'éclaircissement. Il se fait entendre comme une exigence de médiation. Pour honorer l'événement, il faut honorer ce désir de comprendre qu'il appelle. Tenir à ce partage de l'actualité dans la parole. Ne pas en rester à la seule rumeur, préférer informer bien plutôt qu'informer vite. L'événement peut alors devenir synonyme de ce que le philosophe Jean Greisch appelle une « parole heureuse ». Celle qui en éclairant l'événement fait apparaître la lumière de l'événement. Et alors, à cette condition seulement, une parole, un texte, un récit peuvent à leur tour devenir des événements.



NOTRE COMBAT, GRANDIR ET ETRE SOI.

« Je devrais vous supplier de penser à vos responsabilités, de vous élever, de faire une plus grande part aux choses de l'esprit, je devrais vous rappeler combien on compte sur vous et quelle influence vous pouvez exercer sur l'avenir. » Qui parle ainsi ? Une jeune femme anglaise des années vingt du siècle précédent, une écrivaine bouleversante, Virginia Woolf. Elle s'adresse aux femmes. Elle explique avec grâce qu'une vie ne se résume pas à des coups de théâtre, aux extravagances possibles, mais à cette lutte intime, souvent difficile, contre les gouffres de l'existence et contre les injustices et les conditions qui nous empêchent d'être nous-mêmes. Notre combat, dit-elle : être soi, conquérir son intimité, son indépendance pour créer, pour aimer. Le plus important est d'oser être soi-même, découvrir ses propres dimensions, de s'offrir un lieu et un temps pour être soi, pour trouver sa place. Ce que nous sommes, il nous faut aussi apprendre à le faire nôtre, en découvrant, exerçant et habitant nos possibilités. Cet espace intérieur ne se limite pas à ma solitude, où nul ne peut pénétrer, il est aussi celui d'une hospitalité aux autres, au monde. Pour certains c'est un château intérieur, pour d'autres, plus modestement comme pour Virginia, c'est une chambre, un lieu à soi. Ou encore, un ciel ou une prairie à découvrir en nous-mêmes. Une autre femme, courageuse et singulière elle aussi, Etty Hillesum, morte à Auschwitz en 1943, écrivait dans son journal : « Notre unique obligation morale, c'est de défricher en nous-mêmes de vastes clairières de paix et de les étendre de proche en proche, jusqu'à ce que cette paix irradie vers les autres. Et plus il y a de paix dans les êtres, plus il y en aura aussi dans ce monde en ébullition ».



LA LECTURE, UN DROIT D'ASILE !

Il suffit d'écouter les témoignages d'enfants ou d'adultes qui découvrent la lecture pour s'en convaincre : lire, ce n'est pas simplement déchiffrer les mots et les phrases, mais c'est aussi se sentir accueilli. Et en ces temps difficiles, on pourrait rappeler que la lecture est un exercice d'hospitalité. En grec, interpréter signifie littéralement ouvrir, entrouvrir. Les Pères de l'Eglise, autrefois, parlaient bien « d'ouvrir les Ecritures ». Lire c'est s'ouvrir un accès au monde, à la vie. «La lecture est pour nous l'initiatrice dont les clefs magiques nous ouvrent au fond de nous-mêmes la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer, son rôle dans notre vie est salutaire», a écrit Proust. Savoir lire et bien lire est un droit démocratique. Un droit d'asile culturel. Dans le monde, des millions d'enfants et d'adultes sont encore privés de ce droit. Alors même que les pratiques de lecture se diversifient considérablement avec la diffusion des écrans électroniques. Il faut rappeler inlassablement le droit pour tous les enfants d'être pris en charge, et de se voir, à son rythme, ouvrir l'accès à ce que les cultures offrent de plus fort, car c'est un bien commun valable pour tous. Ce droit ne concerne pas simplement l'acquisition d'une compétence mais l'accès à ce que les langues et les cultures ont créé et transmis de plus riche.



DIEU, PRESENT DANS LE SILENCE ET LA DOUCEUR.

Elie est un prophète de la Bible. Personne ne l'attendait. Il débarque sans prévenir à la cour du terrible roi Achab de Jérusalem, il y a presque trois mille ans. A cette époque déjà, plusieurs dieux rivalisaient. Par la destruction et dans le sang, on cherchait à prouver quel dieu serait le plus fort. Mais Elie est conduit à faire une expérience différente. Son Dieu s'efface du pouvoir. Il ne vient plus et ne répond plus comme autrefois. Ni dans le feu, ni dans la violence. C'est un dieu de l'éveil, un dieu de l'enfance, opposé aux vieilles divinités sacrificatrices, à tous les Baal contemporains qui sévissent sur terre. Un dieu qui se laisse surprendre au bout d'un chemin souvent obscur, et qui nous demande de traverser ainsi nos propres déserts. Pour l'entendre, il faut écouter la voix du silence, fine comme la poussière. Celle du cœur et de son intranquillité. C'est lui, ce Dieu du silence et de la douceur, qui peut encore nous répondre aujourd'hui.



ADMIRER, SE DEPASSER : HEROIQUE HUMANITE.

Enfant, vous avez eu besoin de héros. Comme tous les enfants. Mais cherchez et vous finirez pas trouver que chacun d'entre nous dispose pour la vie d'une figure originale tirée d'un conte de fées, d'un mythe, d'une épopée ou de la littérature, de la bande dessinée, du cinéma... Une figure à la fois intrigante et rassurante, forgée par l'artisanat merveilleux de notre imaginaire, de nos croyances, de nos histoires. Avec un héros, nous ne sommes jamais seuls. Tout héros suppose un monde qui nous est raconté. Il n'y a pas d'Odyssée sans Ulysse. Et ce monde raconté est le lieu de toutes les projections, de toutes les aspirations qui finiront par faire de nous des êtres humains. Le héros lance un appel à la réalisation de l'homme par lui-même. Bergson voyait dans la personne du héros l'expression de l'élan qui porte l'humanité à s'élever par-delà l'ordre naturel, des sociétés repliées sur elles-mêmes, de la répétition machinale des mêmes conduites... Le héros éveille en chacun d'entre nous la capacité à se dépasser, à réaliser davantage son humanité.

SERVIR LA VERITE DANS LA MESURE HUMAINE DE NOS FORCES.

Albert Camus était aussi un grand journaliste. En 1939, il entend proposer aux lecteurs du Soir Républicain, à Alger, la définition d'un journal au service de l'indépendance et de la liberté des consciences. Il écrivait : « Un journal indépendant donne l'origine de ses informations, aide le public à les évaluer, répudie le bourrage de crâne, supprime les invectives, pallie par des commentaires l'uniformisation des informations et, en bref, sert la vérité dans la mesure humaine de ses forces. Cette mesure, si relative qu'elle soit, lui permet du moins de refuser ce qu'aucune force au monde ne pourrait lui faire accepter : servir le mensonge. » Ce texte sera censuré par sa direction ! Mais ce combat pour la vérité, c'est le nôtre encore et toujours. En honorant autant que possible, et à tous les âges de la vie, l'indépendance des consciences, les médiations narratives qui font de chacun le narrateur de sa propre vie, les médiations éthiques, qui, à travers les prédicats du bon, du juste, de l'obligatoire, font de nous des êtres responsables.



NOS FRAGILITES SONT UNE CHANCE.

Une main dans le chapeau. Hand in cap, en anglais. À l'origine, c'est un jeu de loterie où chacun échangeait avec d'autres des objets personnels. Un handicapier, une sorte d'arbitre du jeu, veillait à l'équivalence des lots et à réparer les différences. Ce jeu pourrait être une image de notre humanisation. Chacun échange avec autrui ce qu'il pense être sa meilleur part tout en espérant gagner le meilleur d'autrui. Mais à ce petit jeu, le chapeau est souvent vide, ou nous en retirons un drôle d'objet, qui ne correspond pas forcément à nos attentes, à nos rêves, ou tout simplement à la norme. C'est comprendre deux choses : nous sommes tous différents, nous avons tous quelque chose que les autres n'ont pas ; et nous ne devenons plus humains que d'accepter ces différences entre nous. Le handicap n'est pas toujours celui de l'autre. Un manque, une fragilité, une bizarrerie, une fêlure... Nous en avons tous. L'écrivain et scénariste Michel Audiard plagiait drôlement les évangiles : « Bienheureux les fêlés, ils laisseront passer la lumière ». Par une fêlure passe enfin le jour ou une parole qui ne passaient pas avant. Souhaitons-nous d'échanger nos différences, de ne pas répéter les normes, d'aimer nos faiblesses, car c'est par la fragilité que le jeu entre nous commence...



RESPONSABLE POUR TOUJOURS DE CE MONDE.

C'est un vieux chef indien qui parle : « Nous le savons, la terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre. Nous le savons, toutes choses sont liées. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. » C'était en 1854, à Port Madison près de Washington. Le chef Seattle de la tribu des Duwamish déplorait l'agonie de son peuple, et la destruction du monde autour de lui. Nous découvrons aujourd'hui que nous sommes dans une étrange situation, celle d'avoir à se rappeler ce que veut dire d'être ensemble sur terre. Jamais, peut-être, dans l'histoire de l'humanité, nous n'avions eu autant à nous interroger sur notre responsabilité vis-à-vis de notre monde. « Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé », disait le renard au Petit Prince de Saint Exupéry. Etre responsable ne signifie pas être supérieur, mais être sous le regard de ce que nous sommes les uns envers les autres, et de ce que nous vivons ensemble. Nous avons depuis longtemps l'habitude de désigner notre monde par un mot, la Création, qui signifie que ce monde est fragile, qu'il est une chose unique.



PARTAGER LE MEME SOLEIL.

C'est un vieux conte oriental. On prétend, dit l'un, que nous ne savons qu'une chose : Le soleil se lève, le soleil se couche. C'est peu, s'offusquent certains. D'autres répondent : c'est beaucoup ! Mais qui a fait le soleil ? interrogent les plus malins. Or tout le monde croit savoir et personne n'est vraiment d'accord. Comment partager le même soleil ? demande alors une petite voix. Et c'est en réalité la question la plus difficile... Cette vie partagée, sous le même soleil, et que nous refusons souvent de reconnaître. Car il ne s'agit pas simplement de coexister, souvent par indifférence sinon avec méfiance, mais de « se donner un objectif d'amitié » (le philosophe Pierre Manent). C'est difficile quand nous ne croyons ou ne pensons pas forcément les mêmes choses. Et c'est pourtant ce qui rend nécessaire un espace commun où exercer ce que Hannah Arendt appelait « la réciprocité d'être différents ». Un espace public où partager ce que nous sommes mais aussi ce que nous ne sommes pas les uns parmi les autres.



LES COMMENCEMENTS SONT DEVANT NOUS.

Une grande latiniste française, Florence Dupont, a l'habitude de dire que les mondes grecs et latins nous donnent à penser non pas parce qu'ils seraient forcément à l'origine de notre monde mais plutôt parce qu'ils sont différents ! Cette différence nous éclaire, en quelque sorte, sur les identités multiples de notre héritage. Toute culture peut être décrite comme l'accumulation de rencontres précédentes. « Si vous dites à des religieux fondamentalistes, explique aussi Florence Dupont, quels qu'ils soient : vous savez, vos ancêtres ont été des Sémites, des Grecs, puis des Romains polythéistes, puis des Romains chrétiens... Et vous avez tout ça dans votre mémoire, il y aurait de quoi les faire réfléchir ! » Les Anciens ne valent pas pour eux-mêmes, mais bien parce qu'ils nous décentrent, nous aident à quitter notre « entre soi », nous rappellent à un héritage fait d'altérité, d'étrangeté. Finalement, notre origine et nos commencements sont devant nous, comme un beau chantier à explorer, à faire avancer. C'est cela une tradition vivante, elle se réinvente dans l'avenir. Ces mondes, ces temps qui nous sont étrangers, lointains, deviennent proches et vivants quand nous comprenons que les œuvres qu'ils nous ont léguées interrogent l'humanité d'aujourd'hui, tentent de trouver un sens, une forme aux énigmes qui sont toujours les nôtres. Un exemple parmi d'autres ? L'ouverture des Suppliants, célèbre tragédie d'Eschyle, il y a 2500 ans : « Zeus, toi qui protèges les demandeurs d'asile, tourne tes regards vers nous, vers notre périple par-delà les mers... » Et à propos de la Bible, Claudel expliquait qu'elle « nous interroge, et trouve pour chacun de nous, à travers tous les temps et toutes les générations, les questions appropriées ».

